

II

Un chef-d'œuvre : le christianisme

Au cours de ces années, le christianisme, tout en ne rencontrant qu'hostilité ou indifférence dans la masse de la population, avait acquis auprès de l'élite le statut d'une avant-garde discutée ; pour les lettrés, il représentait le grand problème religieux du siècle ou sa pire erreur. À notre époque, si l'on a quelque élévation d'esprit, on se pose des questions éthico-politiques sur l'évolution mondiale ; au III^e siècle on s'inquiétait des hautes vérités et de la destinée de l'âme ; d'où le succès du néoplatonisme auprès des lettrés. La question n'est pas le faible nombre des chrétiens, mais la grande place qu'occupait le christianisme dans l'opinion et les débats publics, en raison de ses supériorités sur le paganisme.

Essayons d'énumérer ces diverses supériorités relatives, car certaines d'entre elles ont dû être décisives dans le choix qu'a fait Constantin de cette religion comme vraie et comme digne de

son trône. Peu de religions, aucune peut-être, ont connu au fil des siècles un enrichissement spirituel et intellectuel égal au christianisme ; au siècle de Constantin, cette religion était encore sommaire, mais, même ainsi, elle l'emportait déjà largement sur le paganisme. Certains historiens agnostiques trouveront peu scientifique d'établir une échelle de mérite entre les religions. Mais, à mon sens, ce n'est pas là violer le principe de neutralité axiologique, pas plus que lorsqu'on reconnaît la supériorité de certaines créations artistiques ou littéraires ; supériorité à laquelle les contemporains n'étaient pas restés plus aveugles que nous. Pourquoi l'imagination créatrice des religions n'aurait-elle pas ses chefs-d'œuvre, elle aussi ?

Mais précisément sa supériorité desservait cette religion d'élite, plus exigeante de ses fidèles que prometteuse de bonnes récoltes ou de guérisons : elle n'était pas plus propre que la grande musique ou la grande littérature à s'imposer à toute une population dont la religiosité était plus courte. Pour sa victoire, l'autorité de l'Empire et de l'Église a pesé plus lourd que ses mérites. En outre, le christianisme a une saveur originale qui ne peut plaire à tous les goûts : le néoplatonisme était moins mélodramatique aux yeux de certains lettrés¹. Telle fut l'histoire de la christianisation :

1 Le sentiment d'un lien de gratitude envers le Père

seule une autorité extérieure a pu faire supplanter une coutume par une autre coutume. Par là, le rôle de Constantin a été décisif.

PASSION MUTUELLE, HAUTE DESTINATION

Commençons par énoncer la supériorité principale : le christianisme primitif a dû son rapide succès initial auprès d'une élite à sa grande originalité, celle d'être une religion d'amour ; il l'a dû également à l'autorité surhumaine qui émanait de son maître, le Seigneur Jésus. Pour qui recevait la foi, sa vie devenait plus intense, organisée et placée sous une plus grande pression. L'individu devait se conformer à une règle qui le stylisait, comme dans les sectes philosophiques de l'époque, mais, à ce prix, son existence recevait tout à coup une signification éternelle à l'intérieur d'un plan cosmique, ce que ne lui conféraient ni les philosophies ni le paganisme. Ce dernier laissait la vie humaine telle qu'elle était, éphé-

pour ses bienfaits, envers le Fils pour son sacrifice, devait paraître trop humain à un néoplatonicien, aux yeux de qui le sérieux du grand processus cosmique n'avait que faire de ce roman de piété familiale. De même, le rôle de Rédempteur peut paraître à certains plus compliqué et mélodramatique que le dévouement, simple et touchant, d'un Bodhisattva.

Quand notre monde est devenu chrétien

mère et faite de détails. Grâce au dieu chrétien, cette vie recevait l'unité d'un champ magnétique où chaque action, chaque mouvement intérieur prenait un sens, bon ou mauvais ; ce sens, que l'homme ne se donnait pas lui-même, à la différence des philosophes, l'orientait vers un être absolu et éternel qui n'était pas un principe, mais un grand vivant. Pour citer Étienne Gilson, l'âme chrétienne cherche à se solidifier dans l'être pour se délivrer de l'angoisse du devenir. Pareille sécurité intérieure était accessible à tous, lettrés et illettrés.

Élargissant la religion juive et les Psaumes, le christianisme a pour fondement une passion mutuelle de la divinité avec l'humanité ou plus exactement avec chacun d'entre nous. Pour suggérer quel abîme le sépare du paganisme, je demande pardon de prendre un exemple trivial, subalterne, indigne de ce grand sujet : une femme du peuple peut aller raconter ses malheurs familiaux ou conjugaux à la Madone ; si elle les avait racontés à Héra ou Aphrodite, la déesse se serait demandé quelle lubie avait traversé le cerveau de cette pécure qui venait lui parler de choses dont elle n'avait que faire.